

Monika Boehringer, *Anthologie de la poésie des femmes en Acadie*, Moncton, Les Éditions Perce-Neige, 2014, 266 p.

Isabelle LeBlanc

Les Pays d'en haut : lieux, cultures, imaginaires  
Number 40-41, Fall 2015, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043710ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1043710ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)  
1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

LeBlanc, I. (2015). Review of [Monika Boehringer, *Anthologie de la poésie des femmes en Acadie*, Moncton, Les Éditions Perce-Neige, 2014, 266 p.] *Francophonies d'Amérique*,(40-41), 272–275. <https://doi.org/10.7202/1043710ar>

l'instruction publique par le truchement d'un média de masse comme *La Patrie*, héritent du romantisme humanitaire de ses modèles français. « Le rédacteur d'un grand journal est investi en quelque sorte d'un sacerdoce démocratique. Il est le grand prêtre de la religion du progrès » (p. 211), rappelle Warren qui, tout en sachant communiquer l'enthousiasme avec lequel la génération libérale d'Honoré Beaugrand partagea et défendit coûte que coûte les croyances républicaines du XIX<sup>e</sup> siècle, ne manque pas d'évaluer le défi de les propager dans des contextes plutôt conservateurs.

### **Bibliographie**

- LARRINAGA, Jose Antonio de (1976). *L'intervention française au Mexique vue par les principaux journaux canadiens-français du Québec (1861-1867)*, mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa.
- NEVERS, Edmond de (2003). *La question des races : anthologie*, textes choisis et présentés par Jean-Philippe Warren, [Saint-Laurent], Bibliothèque québécoise.
- WARREN, Jean-Philippe (2005). *Edmond de Nevers : portrait d'un intellectuel (1862-1906)*, Montréal, Éditions du Boréal.

*Dominique Laporte*  
*Université du Manitoba*

### **Monika Boehringer, *Anthologie de la poésie des femmes en Acadie*, Moncton, Les Éditions Perce-Neige, 2014, 266 p.**

Est-ce un recueil portant sur la poésie d'un lieu, d'un milieu ou d'un corps social? Quoi qu'il en soit, on y trouve une traversée des époques, des champs sémantiques, des géographies et des identités. Une mise en mots d'un rapport au monde dans ce qu'il y a de plus multiple et kaléidoscopique : l'être femme qui se présente dans sa résistance au singulier et dans sa résistance à toute volonté de vouloir fixer son écriture dans une seule voix/voie. Voici donc, non pas un recueil de poésie féministe, malgré l'introduction féministe rédigée par Monika Boehringer, mais plutôt une compilation de voix de *femmes* qui explorent l'existence humaine dans toute sa pluralité.

Boehringer commence son introduction en faisant un retour en août 2013, plus précisément lors d'une table ronde sur le rôle des femmes poètes, organisée dans le cadre du Festival Acadie Rock. Elle avance qu'à cette occasion « il est clair que tout ce qui touche au féminisme, avec ou sans préfixe ou qualificatif, est proscrit : le féminisme, une affaire de

leur mère, peut-être » (p. 13). Participent à cette table ronde Georgette LeBlanc et Sarah Marylou Brideau, deux femmes parmi les plus jeunes des 27 poétesses retenues pour le recueil. Est-ce important? Eh bien comme Boehringer soulève l'idée que le féminisme serait générationnel, on peut s'interroger sur son choix d'inclure une majorité de poétesses nées avant les années 1970, tout en reconnaissant le caractère « postféministe » de la relation entre les jeunes poétesses et leur création littéraire. D'ailleurs, Boehringer emploie la notion de postféminisme (p. 13), qu'elle associe à l'idée que le féminisme serait une préoccupation de la génération (dé)passée sans pour autant développer cette notion, alors que cela mériterait une réflexion approfondie dans ce recueil. Autrement dit, l'ambiguïté qui persiste entre les termes « femme », « féminin », « féminisme » et « postféminisme » aurait pu être examinée à la lumière du lien qu'elle établit entre poésie et femme.

L'anthologie est l'occasion de célébrer « une soixantaine d'années d'éducation supérieure pour les Acadiennes » (p. 15) avec la fondation du premier collège d'enseignement supérieur pour femmes en 1949 et la fermeture de ses portes en 1965, après l'ouverture de l'Université de Moncton. Boehringer souhaite ainsi souligner l'accès des femmes à l'éducation supérieure en Acadie tout en ajoutant : « Mais les jeunes d'aujourd'hui semblent avoir déjà oublié ceux et celles qui leur ont ouvert l'accès à la formation et à l'épanouissement intellectuels » (p. 15). Selon Boehringer, le but de l'anthologie est de « témoigner du chemin parcouru : présentant les femmes poètes des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles, elle met en relief le travail qu'ont accompli celles qui ont choisi les mots au lieu de se laisser déterminer par leur "destin" d'être femme, c'est-à-dire épouse et mère, comme le voulait la tradition » (p. 15). L'anthologie a donc une prémisse féministe, en supposant que la question du chemin parcouru par les femmes se pose indépendamment du chemin parcouru par les hommes poètes écrivains. Il y a cette idée que, dans la société, les femmes sont marquées de manière différente que les hommes et que le monde de la création littéraire et poétique n'échappe guère à cette distinction, et ce, depuis le début de l'histoire de l'édition en Acadie. Mais l'anthologie permet également de constater que la nouvelle génération s'est distancée du féminisme ou a peut-être transformé son rapport à cette idéologie. Le sentiment de révolte lié aux différenciations de genre n'est toutefois pas absent chez la génération récente, comme le confirme la dramaturge Emma Haché, qui lance un cri lucide à propos d'une femme inconnue

et de son rapport sexuel avec « [c]et homme véritable qui va revenir la semaine prochaine. Parce qu'il aime bien l'étroitesse de mon cul de dix-sept ans » (p. 216). En s'appuyant sur l'idée de l'écriture comme libération de l'emprisonnement féminin, elle précise : « [...] je ne savais pas encore que j'étais une fille. Ma mère me mettait des robes, mais je ne savais pas ce que ça voulait dire. [...] J'avais... je n'avais pas encore les mots. J'étais... une enfant. C'est plus tard que ça m'est venu. J'ai appris. Les mots sont devenus une porte vers la liberté » (p. 218). Entre les modes masculin et féminin d'expérimenter ce que signifie être dans un corps, le mode féminin semble encore vivre une différence marquée par une forme de domination parfois symbolique, autrefois physique du masculin, selon les mots exprimés par Haché.

Ainsi, cette anthologie présente une réflexion stimulante sur le rapport entre genre et écriture. Une femme qui prend la plume dans un contexte particulier participe-t-elle au renversement des rôles sociosexuels stéréotypés? Les femmes prennent-elles la plume pour dénoncer les inégalités et les injustices diverses? La majorité des poétesses choisies ont vécu les grandes transformations de la société en Acadie, incluant la période religieuse et sa mise à distance, la transformation du rôle de la femme grâce à un plus grand accès à l'éducation et les importantes manifestations identitaires liées à la langue. On retrouve donc des thèmes liés à l'environnement, à la langue, à la religion, à la guerre, à l'amour et à la mort, pour ne nommer que ceux-là.

Le titre de cette anthologie s'inspire de celui de l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec* qui en est, pour sa part, à sa seconde publication depuis 1991 (réédition en 2003 comprenant 138 poétesses). On peut lire dans l'introduction du recueil acadien que l'écriture dans la maison paternelle « était aussi difficile pour les Acadiennes que pour les auteures québécoises » (p. 16), mais tout comme « les femmes poètes au Québec » (p. 17), « les Acadiennes ont réussi à se frayer un chemin à l'écriture » (p. 17). Ce chemin vers l'écriture de la poésie est exprimé par Rose Després : « [Q]uand j'étais chez mon père, je me croyais poète. [...] quand je suis chez mon père, sa volonté domine une beauté d'esprit sauvage. J'aime goûter la folie mais sans m'y noyer ou renaître décapitée » (p. 114). Després déclare aussi dans un autre poème qu'il est « plus facile d'être menuisier ou garagiste que poète » (p. 119) et qu'on ne peut que remarquer l'opposition des métiers traditionnellement masculins à

l'occupation de poète qui n'est pas, ici du moins, reléguée au seul monde masculin. Després s'approprie pleinement l'être-poète, son savoir-faire, son savoir-dire.

On découvre dans ce recueil une poésie d'écrivaines romancières, de chanteuses, de femmes moins connues qui nous viennent d'une autre époque et d'incontournables poétesses acadiennes. Il y a des poèmes qui évoquent la foi (Joséphine Duguay, Athela Cyr); le féminisme (Angèle Arsenault); les mots avec leurs provenances (Antonine Maillet); la dépossession linguistique : « comment veux-tu qu'une femme incapable de se souvenir si le mot autel (hôtel) est masculin ou féminin soit capable de se sauver elle-même? » (Dyane Léger, p. 167); l'écriture : « j'écris ma féminité » (Martine L. Jacquot, p. 173); l'exil et l'autodestruction : « l'homme est piège inventé par l'homme nul autre être ne porte autant de destruction » (Brigitte Harrison, p. 200); la quête identitaire : « la brume a point de saisons [...] sans identité c'est point la brume qui sait qui ce qu'elle est pis ça l'inquiète point [...] » (Georgette LeBlanc, p. 202).

C'est en somme une anthologie qui refuse de laisser dans l'oubli la poésie de femmes qui, elles, écrivent non pas parce qu'elles sont femmes ni même parce qu'elles s'en moquent, mais parce qu'elles ont le courage de se dire et d'écrire sur l'aspect polymorphe de leur existence.

*Isabelle LeBlanc*  
*Université de Moncton*

**Benoît Melançon, *Le niveau baisse! [et autres idées reçues sur la langue]*, Montréal, Del Busso éditeur, 2015, 118 p.**

Le français est l'une des langues officielles du Canada et il est notamment parlé au Québec. Toutefois, son statut fait débat depuis de nombreux siècles, car les francophones sont minoritaires au Canada, et le français côtoie quotidiennement l'anglais, qui est une langue puissante et menaçante. C'est dans cette perspective que Benoît Melançon explore, dans son ouvrage, les idées reçues en matière de langue française au Québec, particulièrement la question de la baisse de qualité de la langue.

Pour ce qui est du niveau de qualité actuel de la langue française au Québec, Melançon déclare qu'il n'est pas si préoccupant. Il pense qu'il ne faut pas être si défaitiste. Et pour vraiment mesurer le niveau de maîtrise de la langue, il faudrait non seulement comparer des